JEAN SOUDARD

Autre version sans le diable. (fait suite à MISERE ET PAUVRETE)

C. Seignolle - Contes de Guyenne n°61

Il était une fois un homme qui s'appelait Jean Soudard et qui aimait bien la vie.

Un jour, la Mort vint le chercher.

Mais Jean était un malin et la Mort un peu naïve. Il lui dit:

- Je n'ai pas déjeuné, ni préparé mes baluchons.

Devant la porte, poussait un cerisier aux branches chargées de jolies cerises bien mûres.

Pendant que Jean se préparait, la Mort dit:

- Oh ! que tu as de belles cerises !

- Si tu les trouves à ton goût, je te permets d'en manger quelques-unes en attendant que j'aie fini.

La Mort monta sur l'arbre, mais aussitôt une de ses mains se colla au tronc; en voulant la retirer, son autre main s'y colla également.

Alors, affolée, elle se mit à crier :

- Eh! Jean. Oh! Viens vite me délivrer.

- Ah! ça non, répondit Jean Soudard, je ne te décrocherai pas avant que tu ne m'aies donné cent ans de plus à vivre.

Cent ans après, la Mort revint chercher Jean Soudard et lui dit:

- Cette fois, il faut que tu viennes.

- J'ai bien préparé mes baluchons, répondit Jean, mais je n'ai pas déjeuné. Attends un petit moment et je suis à toi.

Devant la porte avait poussé un beau poirier portant de jolies poires.

La Mort dit:

- Oh ! Que tu as de belles poires !

- Si tu les trouves à ton goût, je te permets d'en manger quelques-unes pour patienter.

- Oh ! non, pour qu'il m'arrive la même chose que la dernière fois ...

Mais la tentation fut plus forte. Du bout des doigts elle essaya d'en attraper une. Alors, du même coup, ses dix doigts restèrent collés au fruit.

Elle se mit à crier :

- Eh! Jean. Oh! Viens me délivrer.

- Ah ça non!, répondit Jean Soudard, je ne te décrocherai pas avant que tu ne m'aies donné cent ans de plus à vivre.

Cent ans passés, la Mort revint chercher Jean Soudard et lui dit:

- Il faut que tu viennes, je ne peux plus attendre.

- Cette fois, sois tranquille, répondit Jean. J'ai déjeuné mais je viens de m'apercevoir que mon baluchon n'était pas encore rempli. Pour gagner du temps, je vais te demander de m'aider.

- Oui, oui, dit la Mort impatiente.

Jean Soudard prit le sac à deux mains et dit à la Mort:

- Prends les vêtements qui traînent et mets-les dedans.

Elle fit comme demandé et, pour mieux piler, elle enfonça ses deux bras jusqu'aux épaules. Au bon moment, Jean la poussa; elle tomba dans le sac qu'il ferma aussitôt. Cela fait, il jeta le tout sur son dos.

Puis il alla chez un forgeron qui avait sept ouvriers. Là, il plaça le sac sur l'enclume et, à tour de rôle, les compagnons se mirent à taper dessus à grand coups de marteau.

Lorsqu'ils l'eurent bien frappé, Jean Soudard le remit sur son dos et revint chez lui.

Mais aussitôt qu'elle eût quitté le bourg, la Mort se mit à hurler. Jean lui dit :

- Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies donné cent ans de plus à vivre.

- Je te donne trois cents ans, dit la Mort.

Jean ouvrit le sac et ils partirent chacun de leur côté.

Au bout de trois cents ans, Jean Soudard alla mourir en travers de la porte du Paradis. Si vous y allez un jour, vous l'y trouverez.

Mais moi qui étais là, je ne voulus point mourir. Je me «sauvas» à toute vitesse dans un pré. J'ai marché sur la queue d'une souris. Elle a fait : cui ! cui I et « son » conte fut fini.

Raconté par feu Daugieras, de Saint-Martin-de-Gurson (Dordogne).